



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU
- ◆ Me comprometo a utilizar esta copia privada sin finalidad lucrativa, para fines de investigación y docencia, de acuerdo con el art. 37 del T.R.L.P.I. (Texto Refundido de la Ley de Propiedad Intelectual del 12 abril 1996)

CHAPITRE VI

L'Idée du Moi

Le vivant se sent exister dès que, butté sur une résistance, son effort a dû se réfléchir, se répercuter en quelque sorte sur son point d'émission. Cette concentration de la sensibilité est la *conscience*, pure révélation d'existence sous un mode partiel et occasionnel. Ce n'est évidemment là qu'une forme bien pauvre de la connaissance de soi ; mais c'en est le point de départ obligé. Elle ira en s'enrichissant à mesure que se poursuivra la vie : de simple conscience de soi, elle deviendra *notion* de soi, c'est-à-dire conception toujours plus pleine et plus compréhensive de l'être que l'on est. Par cela même que, pour s'achever, il poursuit son effort de lutte, l'individu ne sait plus seulement *qu'il est* (quod est) ; il se rend compte progressivement de *ce qu'il est* (quis est et qualis est).

Or c'est là manifestement une notion *construite*. Nous y distinguerons deux apports : l'apport occasionnel de l'expérience, c'est-à-dire du conflit avec l'ambiance (multipliant sans arrêt les modes de la conscience) et l'apport ordonnateur de l'esprit, rete-

nant, rapprochant, ajustant, systématisant ces modes, pour en constituer un ensemble cohérent et significatif.

C'est déjà, avons-nous dit, d'un effort spontané de *concentration* qu'est née la conscience. Ce sera de ce même effort (mais plus intense, plus volontaire, plus enveloppant et plus organisateur), que résultera l'*idée* du moi. Qu'on ne voie pas en celle-ci un blocage automatique des souvenirs, s'attachant à l'esprit malgré lui, à la manière d'une concrétion ; elle est une *composition*, répondant à une curiosité, à un souci qui s'est articulé en des questions. Bref, cette idée est une des œuvres (et des plus importantes) de l'esprit lui-même.

Aussi pour la comprendre nous faut-il quitter le pourtour de l'esprit pour nous placer au-dedans de lui et entrer en son mouvement.

I. — Or, continuellement l'effort de l'esprit *porte en avant*. C'est donc en cette direction que s'effectuent nécessairement toutes ses constructions. Orienté vers l'avenir, l'esprit s'y porte en entier, cherchant malgré lui à s'y poursuivre et à s'y achever. Cette perpétuelle avance s'exprime sous les deux aspects d'un même effort : une *pro-tension*, dirons-nous (puisque l'esprit fait sans cesse peser sur l'instant qui vient la totalité de ses aspirations, sous forme d'attentes, de désirs, d'espoirs), et une *pro-spection* (puisque c'est toujours sur ce qui se produit ou va se produire qu'est dirigé son regard mental, cet effort d'éveil mental qu'est l'attention).

On ne saurait trop souligner, en effet, la différence essentielle qui oppose ici le vivant à la chose, l'esprit à la matière. La pierre subsiste, sans doute ; et l'on peut dire d'elle qu'au travers du temps elle demeure. Mais tout autre est l'attitude du vivant : perpétuellement il *penche* vers un avenir dont il est avide. Jamais assouvi, jamais achevé, il escompte l'avenir comme devant lui fournir son épanouissement. C'est qu'à la pierre il ne manque rien : elle est en parfait équilibre. Le vivant, lui, est en constant besoin : chacun des moments de sa vie est la préparation et l'attente d'un suivant. — Comprenons bien le sens de ce dynamisme. L'être qui surgit avec le nouveau-né n'est ni l'être achevé ni l'être surabondant qui s'apaisera en s'écoulant ; c'est une *ébauche* que tourmente l'impérieux besoin de grandir et de s'achever ; c'est une appétition se traduisant par une incessante recherche et une espérance toujours plus véhémence. Alors que la pierre se laisse charrier par le temps avec la plus totale indifférence, le vivant, constamment mû par le désir, se tourne impatient dans le sens du courant, non pour y persister immobile à l'égal d'une chose, mais pour s'y développer, s'y assouvir, s'y réaliser.

Et c'est là (on ne l'a pas assez remarqué), l'explication dernière de cette accumulation et de cette mise en réserve du passé, qu'est notre *mémoire* à chacun. On a trop souvent considéré les souvenirs comme des déchets, des choses inertes, que l'esprit dans sa perpétuelle marche en avant, aurait abandonnées sur sa route. Cette conception naïve contient trois méprises

qu'il importe de rectifier. Les souvenirs d'abord ne sauraient être assimilés à des choses ; — en second lieu, leur permanence n'est pas l'inertie ; — enfin ils ne sont pas gisants à l'arrière de l'esprit, mais dressés en son présent même. Les métaphores doivent être corrigées.

Pour qui sait analyser, le moindre moment de la vie de l'esprit est constitué par un *travail*. Que ce soit une perception, un souci, une réflexion, une émotion, une recherche, une détente même, c'est toujours une nouvelle *prise de posture*. Réduire l'esprit à un « courant de conscience » (comme le voulut W. James) c'est n'en voir que la surface. Si je vois un reflet d'argent serpenter sur la colline, c'est parce qu'y serpente un filet d'eau ; et l'avance de l'eau se poursuit, quand un nuage ou la nuit viennent à supprimer son miroitement. La conscience n'est pas l'esprit, mais la lueur par laquelle s'éclaire la pointe vive de son travail. La vie spirituelle ne se définira donc pas une continuité d'*états conscients*, mais une suite d'*actes* dont quelques-uns furent conscients. Elle est tout autre chose qu'un défilé de tableaux ; elle est un débit perpétuel (bien qu'inégal), d'*efforts* et d'*opérations*. Aussi n'est-ce pas dans le plan de la conscience, mais dans celui de l'activité spirituelle qu'on cherchera la raison de l'acquisition des souvenirs et de leur retour. Lors de son acquisition, un souvenir ne fut un état de conscience que parce qu'il fut un travail spirituel ; et il ne surgit à nouveau comme état de conscience que parce qu'il se restaure comme travail. On a trop

souvent méconnu ce dynamisme de l'esprit. Tout instant de la vie est un faisceau de minuscules efforts, prolongeant le passé, et pointés tous sans exception vers l'avenir. Chacun d'eux ne s'arrête et ne s'éclipse que parce que perpétuellement surgit un suivant qui le refoule et le neutralise... mais en le laissant subsister dans son attitude propre, toujours susceptible de reprendre son élan et de faire ainsi apparaître son mode de travail. Seule la conception dynamique de la pensée peut rendre compte de sa reprise. A chaque instant l'esprit est intégralement tout ce qu'il fut, c'est-à-dire tout ce qu'il fit ; il porte en soi tout son passé, à l'état contenu, sans doute, et voilé, mais présent et toujours capable de reprendre sa force vive et de s'illuminer à nouveau. Tout le passé sans exception (mais avec une force extrêmement inégale) pèse sur le présent pour s'y poursuivre, y transparaître..., j'allais dire s'y étaler. S'il n'y a jamais à saillir qu'un nombre infime d'efforts anciens, c'est que l'avance de l'esprit (qu'une résurrection totale de son passé troublerait et disperserait en des poussées incohérentes) ne se fait jamais que sur une pointe très étroite. Autour de *l'axe restreint de l'attention* jaillissent et brillent quelques souvenirs ; la foule incalculable des autres s'avance tout autour, parallèlement, mais contenue et invisible. A l'instant suivant l'axe du travail se déplace et les souvenirs réveillés s'éclipsent, alors que d'autres surgissent et s'éclairent. L'esprit ne progresse que parce que chaque instant nouveau le trouve, non pas aussi « nu »

qu'à sa naissance, mais lesté de tout son passé. Il ne réussit à tout moment une construction nouvelle que parce qu'au minime apport du présent il mêle l'abondante réserve de son passé. S'il élabore perpétuellement son avenir, c'est en fléchissant vers celui-ci son expérience, à savoir tout ce qu'il fit, sciemment ou distraitement. Toute opération « actuelle » est, en sa plus grande partie, une utilisation et une combinaison de l'ancien.

II. — Mais cette construction incessante de l'esprit montre que sa prospection obligée se double d'une interrogation presque continue de son passé, d'une sorte de regard sur l'arrière, qu'on nomme proprement sa *réflexion*. Ses souvenirs ne demeurent pas juxtaposés, échelonnés sur la ligne du temps ; plus ou moins spontanément ils s'apparentent, se complètent, s'ordonnent, s'organisent. Leur poussière devient peu à peu un ensemble de systèmes cohérents. — C'est à une autre loi de sa structure que l'esprit obéit ici : son besoin constitutionnel d'unification de son effort et de son travail. Il ne peut, sous peine d'être impuissant, demeurer éparpillé, soit dans l'espace, soit dans le temps ; il lui faut perpétuellement rapprocher, ajuster, coordonner la multitude grandissante de ses acquêts successifs, pour les dominer en un seul regard. De ce mouvement quasi-automatique de concentration naissent ces pièces (inégalement cohérentes, vivaces et achevées) de son savoir, que nous nommons ses *idées*.

III. — Or, la plus fondamentale et la plus vivante

de ces idées est incontestablement pour chacun l'idée qu'il se fait de lui-même. A son début, elle est d'une extrême pauvreté et n'a la valeur que d'un constat d'existence. Mais elle ne cesse de grandir, de se construire et de devenir *estimative* et *explicative*. C'est qu'elle ne tient plus tout entière en une sensation sans durée, mais qu'elle se dégage d'une *suite* à la manière d'un résumé, d'une vue synoptique et rétrospective.

Depuis la conception, la vie de l'individu s'est prolongée sans aucune interruption radicale. Elle a varié, sans doute, considérablement son intensité et son rythme ; elle n'en fut pas moins continue. Ses moments successifs n'ont été, en réalité, que le développement sous mille modes du seul et même moment initial. C'est lui qui a duré. C'est lui qui s'est poursuivi en se revêtant sans cesse de nuances nouvelles. Il a persisté en se modelant toujours. Et actuellement encore c'est lui qui s'avance en une nouvelle flexion, une nouvelle acquisition. — L'élément constructeur de l'idée du moi, le voici donc : *l'aperception de sa propre continuité* au travers de ses états successifs. Ce n'est plus la conscience nue d'une existence réduite au présent (et qui viendrait de surgir du néant), c'est un sentiment de *persistance* autant que de présence, permettant de rapporter le mode actuellement senti à un centre préexistant, à la manière d'une *attribution*. Sa mémoire, qui s'exerce dès le début de son existence, fait que jamais l'esprit ne s'éprouve comme quelqu'un qui commence d'être, mais comme quelqu'un qui est encore là. Et s'il n'a pas seulement

la notion vague et impersonnelle qu' « *il y a de l'existence* », mais le sentiment que « *c'est lui qui existe* », c'est qu'il éprouve à tout instant un *retentissement* de son effort sur son centre d'émission. Grâce à sa mémoire, il ne s'éprouve pas comme l'éclair sans consistance, qui à peine jailli disparaît ; il se sent un être ayant (quelque courte qu'on l'imagine) sa *durée*, puisqu'il persiste au travers de ses actions successives, et qu'il voit s'accumuler en lui les empreintes de son travail. Bref, il se sent comme la même poussée d'efforts et de désirs qui se poursuit, un *je*, qui, lancé malgré lui dans l'action, tend encore à s'affirmer, à résister, à s'achever. Sentir son *je*, c'est s'éprouver comme l'auteur de son acte. Le je, disent les grammairiens, est toujours sujet du verbe. La personne n'emploie ce terme que lorsqu'elle s'impute l'initiative et la conduite de l'action. Subit-elle celle-ci ? Elle emploie le mot *me*, comme complément du verbe. Or, il y a ici plus qu'une question de grammaire ; c'est, en réalité, deux aspects différents d'un même esprit qui se marquent par l'opposition du *je* et du *me*. Le premier est la partie éveillée, présentement agissante, novatrice, s'avancant dans l'avenir par l'action en cours : c'est donc la zone étroite de l'effort actuel et conscient, celle de l'aperception. En tant que l'esprit se sent produire son acte, il l'impute à son je (je lis, je cherche, j'attends, je réfléchis...). — Mais il s'en faut que la totalité de l'esprit soit engagée dans le travail du moment, si minime parfois ! et si insignifiant ! La majeure partie sommeille inopérante et

absolument inaperçue. Est-elle donc en dehors de l'esprit ? Non pas ; mais au lieu d'entrer dans sa pointe de travail, elle la suit obscurément à la manière d'un lest. Et c'est cette masse (qui présentement ne s'exerce pas) qu'on nomme proprement le moi. Le *je* c'est la pointe minuscule où porte l'effort du moment : il est objet de conscience : le *moi*, qui est le contenu latent de l'esprit, est objet de connaissance, c'est-à-dire que l'esprit s'en fera une sorte d'inventaire et de notice.

Celle-ci, évidemment, ne saurait être que le produit d'une systématisation plus ou moins laborieuse de ce qui s'est révélé au cours du passé ; elle ne peut être que le recueil et l'interprétation de la chaîne si longue et si disparate des souvenirs. Elle aboutit pour chacun à trois œuvres intimes : une *histoire* de soi, un *portrait* de soi, une *évaluation* de soi.

Peu de réflexion suffit pour qu'apparaisse à l'esprit de chacun le schéma de son passé. Dans cette suite (qui fut ininterrompue) d'événements, les millions de faits insignifiants demeurent voilés et comme effacés, mais les grandes lignes se dégagent, les faits importants saillent comme des jalons qui ponctuent un tracé général et constituent pour l'esprit une sorte de résumé. Il n'est personne qui ne puisse, presque instantanément, dire « en deux mots » son histoire, son « curriculum vitæ », parce qu'il en porte, tout construit, un abrégé. Que vaut-il ? Il a forcément ses lacunes et ses erreurs. Des années abondent en souvenirs, d'autres en sont presque dénuées : il en

est d'interminables et de précipitées. C'est qu'il en fut d'heureuses, dont on ne sentit qu'après coup la fuite, et d'angoissées dont on ne cessa de souhaiter le terme. Qui comptera les souvenirs que le temps a altérés et enjolivés ? Qui dénoncera même ceux qui sont nettement inauthentiques ? Nous prenons pour des témoignages de notre propre mémoire les récits que les nôtres nous ont faits de nos espiègleries d'enfant. Et le menteur n'en vient-il pas à croire qu'il a réellement fait ce dont il s'est faussement glorifié ? Il arrive même que notre autobiographie ait ses « interpolations » ; nous méprenant sur l'ordre des événements, nous intervertissons parfois les périodes. C'est que nous ne nous contentons pas d'évoquer notre passé, nous cherchons à en comprendre la suite, et à l'ordre chronologique nous mêlons ce que nous croyons être l'ordre logique.

Il en va de même pour le portrait, chacun se représente (plus ou moins richement et fidèlement) ce qu'il est habituellement, tant au physique qu'au moral. Le premier élément de ce portrait est naturellement le corps. Si, tout au début, l'individu ne l'a guère connu que par le dedans, et confusément, par la multitude de ses efforts et sensations internes, il n'a pas tardé à en explorer le contour par le toucher externe. Il en a perçu les formes, le poids, la taille. La vue lui en a donné une représentation d'ensemble. Le miroir lui a renvoyé les traits de son visage ; ses cris et ses paroles l'ont accoutumé au timbre de sa voix... Tout cela forme un ensemble qu'il s'attribue

si bien qu'il ne dit pas que c'est *sien*, mais que c'est *lui*. Son corps et lui ne font qu'un. — Quant au portrait moral, c'est-à-dire son caractère, il se dégage de la considération de sa conduite habituelle, de ses « premiers mouvements », de ses réactions coutumières. Et qui peut ici échapper à l'illusion ?

Mais l'individu ne fait pas que concevoir ce qu'il *fut* et ce qu'il *est*, il suppose encore ce qu'il *peut* et ce qu'il *vaut*. Il imagine sa puissance physique, intellectuelle et morale. Et c'est sur ce sentiment qu'il se fonde pour s'engager dans l'action. Ce sentiment du « pouvoir-faire » résulte, sans doute, de cette sensation de plénitude, d'aisance, par laquelle se traduit la santé ; mais il se dégage aussi, à la façon d'un jugement global, du long tableau des réussites et échecs personnels sur les divers terrains. Si cette notion est l'élément le plus utile de l'idée du moi, il en est incontestablement le plus faillible. Qui de nous peut dire exactement ce dont il est capable ? Combien se sont abusés, qui s'étaient crus beaux, forts et bons !

CHAPITRE VII

La pensée personnelle

I. — Rien ne ressemble moins à une personne que l'inerte statue par laquelle Condillac s'avisa de figurer le nouveau-né. Ce morceau de marbre, qui n'a en lui aucun élan, et derrière lui aucun passé, est le type même de l'entière passivité et de l'indifférence radicale. Susceptible peut-être de tout recevoir, il est incapable de produire quoi que ce soit. La sensibilité, dont magiquement on le dote, ne lui saurait infuser l'énergie et le pouvoir d'initiative. La pensée qu'on lui imagine n'est donc pas proprement son œuvre, mais une construction s'effectuant d'elle-même sur lui, et à laquelle il assiste. Les attaques du monde le criblent de sensations, nous dit-on ; et celles-ci spontanément se rapprochent, s'apparentent, se soudent et s'édifient en connaissances ! La statue n'a été que le lieu et l'occasion de leur travail ; l'unique auteur de leur assemblage, ce furent elles. Se seraient-elles produites sur n'importe quel autre point de l'Univers, ces mêmes attaques s'y seraient d'elles-mêmes agencées en une science identique. Le savoir est donc